



PALOC
PATRIMOINES LOCAUX, ENVIRONNEMENT
& GLOBALISATION

CREDA UMR 7227
CNRS USM
Centre de recherche et de
documentation sur les Amériques



F3S
FÉDÉRATION
SCIENCES
SOCIALES
SUDS

Colloque des doctorant.e.s de la F3S

CODOFE 2023

Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris

11 et 12 mai 2023

Multiplier l'enquête : approches multi-espèces et multi-scalaires en sciences humaines et sociales

Programme prévisionnel

Jeudi 11 mai

9h00 - 9h30 : Accueil et introduction du colloque

9h30 - 10h45 : **Axe 1 – Domesticités au quotidien : comprendre les communautés hybrides à l'échelle locale**

Discutantes : Vanessa Manceron (Directrice de recherche CNRS - LESC) et Jordie Blanc Ansari (Docteure CREDA)

Description de l'axe :

Cet axe articule l'analyse multispécifique à partir d'exemples issues des activités de la vie quotidienne, qu'il s'agisse des pratiques de l'élevage, des pratiques de chasse ou de façon plus générale des rapports qui mettent en scène des humains avec des animaux domestiques.

Les recherches anthropologiques ont étudié jusqu'à présent l'historicité et la dimension éminemment culturelle de la domestication. Néanmoins, au-delà des études comparatives de ces systèmes domesticatoires (Digard, 1990), très peu d'études ont jusque-là traité en

profondeur les systèmes de relations qui régissent humains et animaux. On ne saurait par exemple nier les impacts de *l'enclosure* dans les rapports multispécifiques. Dans la mesure où l'action domesticatoire est une action technique continue, sans cesse entretenue, James C. Scott (2019) souligne que l'Homme est peut-être tout aussi domestiqué par ses cultures et ses animaux qu'eux ne le sont par l'humain. Hormis les travaux de Bernadette Lizet (2012), qu'ils soient personnels ou collectifs, depuis Haudricourt, la question de l'élevage a été peu traitée par l'anthropologie du proche.

Nos mondes proches sont peuplés de non-humains, qui évoluent dans la sphère de notre intimité, où à sa périphérie. Du domestique au sauvage, de l'espèce compagne à la proie, cet axe vise à saisir la multiplicité des rôles qu'occupent les non-humains animaux dans nos mondes familiers. La question du vivre-ensemble soulève une pluralité d'enjeux communicationnels et matériels, éthiques et politiques, affectifs et sensibles. Comment les humains apprennent à connaître et à percevoir ces non-humains (Despret & Meuret, 2016), de quelle manière ces perceptions les transforment, comment ces agencements familiers se construisent collectivement (Grasseni, 2004) ? De la relation interpersonnelle à la communauté de pratiques, aux enchevêtrements institutionnels, il s'agit de décrire le dense faisceau de relations que nous nouons avec eux, et de montrer la diversité des conflits, des « diplomaties » et des apprentissages qui le constituent.

D'un point de vue méthodologique, il sera question d'interroger les outils mobilisés pour appréhender ces systèmes de relations tout en se dégageant d'une posture anthropocentrée. L'enjeu est justement d'aborder le multispécifique dans sa dimension tangible, concrète, quotidienne à partir d'exemples ethnographiques précis tout en reconsidérant ces pratiques par le prisme de la diplomatie. Il s'agit ainsi d'ouvrir sur les modalités d'enquête qui englobe des communautés hybrides.

Résumé des communications :

- **Coline REILLE (GRIPIC - PARIS SORBONNE) : « Rencontrer ou fabriquer le vivant ? Le cas de *l'animal dit de compagnie*¹ »**

Une enquête ethnographique multi-située

Dans le cadre de ma thèse, ma recherche vise à observer ce que crée la présence animale dans les relations sociales entre les membres de la sphère familiale, dans son quotidien, à partir des communications et des interactions, pour tenter de comprendre quel monde commun construisent ces familles contemporaines interespèces. L'enjeu d'une telle recherche est d'étudier les animaux comme des sujets dont l'agentivité et l'altérité sont respectées dans l'enquête elle-même. Mes recherches sont inspirées à la fois par le courant

¹ La notion « animal de compagnie » évoque un sentiment d'appartenance et une connotation que je ne souhaite pas partager dans mes écrits et mes communications. Je préfère les termes « animal familial » ou « animal compagnon » inspirés des travaux de V. Despret et de D. Haraway, plus authentiques et moins dominateurs. Mais dans un souci de bonne compréhension de mon propos j'utiliserai ici la formulation « animal dit de compagnie », qui reprend ainsi la désignation du langage courant, tout en invitant le lecteur à se questionner sur le sens de cette expression.

des *animal studies*, consistant à étudier les animaux et notamment leurs rapports aux êtres humains, via une approche transversale et interdisciplinaire des sciences; et par un cadre théorique centré sur les phénomènes de communication interspécifiques, où la question du *malentendu* est pensée comme la structure même d'une communication interspécifique réussie. (C. et V. Servais, 2009)

Mais comment rendre compte des différents niveaux d'interactions et d'interdépendances rencontrés lors de mes enquêtes de terrain ?

En premier lieu, la recherche multi-espèces et multi-scalaires se traduisent dans le cas de mes enquêtes par une ethnographie multisituée. Mon terrain, en perpétuel mouvement, se construit progressivement via un réseau d'interconnaissances fait de relations et de rencontres au sein du milieu professionnel et associatif animalier. J'ai ainsi plusieurs points d'entrée dans mon terrain via une approche par les médiations institutionnelles (droit, santé) et professionnelles : clinique vétérinaire, associations de protection animale (*Société Protectrice des Animaux* du pays salonnais, associations de protection des chats errants : *Aristocats*, *APATE*...), et éleveurs canins.

La participation observante (B. Soulé, 2007) de mon propre environnement interspécifique, influencé par ces nouvelles rencontres et relations interpersonnelles, ainsi qu'une approche de l'enquête comme ensemble de déplacements et de communications (I. Babou, 2011) sont au cœur de ma démarche de recherche. Accepter des mouvements dans le travail d'enquête, amenant à me « multi-situer » moi même (V. Baby-Collin, G. Cortes, 2019) notamment en suivant les trajectoires et étapes de vie d'animaux humains et non-humains, permet l'analyse des liens existants entre les lieux, les objets et les acteurs et leurs différents niveaux d'interactions.

Je souhaite présenter ici les caractéristiques très concrètes d'une démarche d'enquête qui articule une sensibilité supposée commune au territoire et à une approche de la communication structurée par le malentendu, comme :

- La nécessité de changer de paradigme pour tenter de se mettre à la place de l'animal, ou en tout cas pour se décentrer du point de vue de l'être humain, afin de dépasser l'anthropocentrisme épistémologique des sciences humaines et sociales.
- La force de l'interdisciplinarité des *animal studies* et l'influence des méthodologies de recherche en éthologie sur les pratiques d'enquêtes ethnographiques en sciences humaines.
- La question du territoire. B. Morizot la définit à propos des pratiques de pistage en forêt, mais de nombreuses pratiques spécialisées (notamment le dressage et le soin) prennent également appui sur l'hypothèse que les pratiques sémiotiques, animales et humaines, sont inscrites dans un territoire qu'il faut avant tout chercher à produire, ou à imaginer.

- **Guillonne Balaguer (Lidilem, Université Grenoble Alpes) : « Agentivités animales et relations multi-espèces dans la pratique féminine de la chasse au tir »**

Cette proposition de communication s'intéresse à la mise en discours des agentivités animales et des relations multi-espèces dans la pratique cynégétique de chasseresses de l'Hérault, dans le cadre d'une enquête en sociolinguistique ethnographique. Je m'appuierai sur des données issues de mon enquête de terrain : entretiens avec des chasseresses et observations de pratiques de chasse – au gros gibier (sanglier, chevreuils, cervidés) ou au petit gibier (faisans, perdrix, lapins, lièvres) – réalisées entre 2020 et 2022 dans les départements de l'Hérault ou de l'Aveyron.

Dans cette communication je m'intéresserai à la façon dont les chasseresses que j'ai rencontrées énoncent les agentivités animales : celle des chiens, auxiliaires de chasse depuis 15000 ans (Stépanoff, 2021) et celle des espèces chassées.

Si l'agentivité est définie comme la capacité d'un sujet (humain) à agir, compte tenu des rapports de pouvoir et de domination dans lesquels il est pris (Marignier, 2015), l'agentivité des espèces non-humaines reste sujette à débat, dans la mesure où elle se mesure à l'aune du langage et des moyens d'actions propres à l'espèce humaine (Playoust-Braure, 2021). Je tâcherai d'interroger dans un premier temps la façon dont les chasseresses rendent compte et valorisent, dans leurs discours, l'action des chiens de chasse, et en quoi ces discours peuvent (ou non) marquer la reconnaissance de leur agentivité. Lorsque les chasseresses disent chasser « pour le chien », ou ne tirer sur un animal que « si le chien a bien travaillé », s'il est témoin du tir ou de la mise à mort, s'il est en mesure de prendre conscience de son succès, qui est aussi le leur, n'est-ce pas là une reconnaissance de l'agentivité du chien ?

Par ailleurs, en battue comme à la chasse au petit gibier, l'attention aux voix et aux attitudes corporelles des chiens permet aux chasseresses de « lire » le terrain, pister et poursuivre les animaux, imaginer leurs intentionnalités leurs ruses et leurs parcours, en somme, de percevoir d'autres agentivités non-humaines. Selon Charles Stépanoff, la chasse est une « confrontation à une altérité qui résiste » (2021), cette résistance témoignerait bien d'une agentivité animale. Je m'attarderai sur la mise en récit des ruses et résistances animales – ruses de la perdrix ou du faisan, du chevreuil qui « donnent le change », trompent les chiens dans une battue, ou manières d'un sanglier qui tient tête à la meute – pour montrer comment ces agentivités sont valorisées par les chasseresses et ce que cela dit des relations multi-espèces dans cette pratique cynégétique humaine.

Enfin, en guise d'ouverture et de pistes de réflexion pour la suite, j'évoquerai la façon dont les femmes doivent affronter, dans l'élaboration de leur propre agentivité et par association à l'animal, la « permutabilité de la femme et du gibier », ou le « cliché de la femme-proie » (Bernardina, 2019), aussi bien dans les discours masculins d'altérisation que dans des projections en miroir au sein de leurs propres discours.

10h45-11h00 : Pause

11h00-12h30 : Table ronde « Grandir ensemble pour habiter les lieux à bonne distance. Ce que les sociétés pastorales ont à nous dire du « vivre-ensemble ».

Discutant.e.s : Marie Vesco (Doctorante CREDA) et (*en attente de confirmation*)

- **LEMAITRE Gwendoline (LESC-CNRS UMR 7186)**
- **JOHNSON Théophile (LESC-CNRS UMR 7186)**
- **RIAUDEL Jeanne (UMR Prodig- CNRS)**

Notre collaboration prend sa source dans un intérêt commun pour les sociétés pastorales, en tant que collectifs multispécifiques, développant des manières particulières d'interagir avec leurs environnements. Dans ce cadre, nous avons mis au centre de nos recherches le dialogue entre disciplines (ethnologie, éthologie, écologie, géographie) afin de nous donner les moyens d'étudier à la fois les manières particulières à chaque espèce de se mouvoir et d'habiter son environnement, mais surtout, les interactions qui éclosent dans ces collectifs participant activement à les structurer. Théophile Johnson travaille ainsi au Népal, sur les conditions de la domestication humain-yak en interrogeant notamment les (infra)structures supports de ces relations; Gwendoline Lemaitre, sur son terrain en Géorgie, étudie les manières dont les micro et macro mobilités des divers acteurs des collectifs pastoraux (chiens, chevaux, moutons, chèvres, vaches) participent à constituer des attachements élargis aux territoires de l'ethnie; et Jeanne Riaudel, questionne les manières de coexister, à juste distance, dans le désert de Gobi pour les cinq museaux qui s'y croisent parfois, s'y côtoient d'autres fois et s'évitent souvent.

De nombreuses études traitent, sur plusieurs continents, de l'intérêt d'un élevage multispécifique, que ce soit en termes de diversité de la production ou surtout de l'adaptation à des environnements peu prévisibles et aux ressources rares. Ce qui ressort de ces études, c'est généralement la séparation des espèces sur le territoire, vouée à peu se croiser, quitte à pâturer sur les mêmes espaces mais à des moments différents. C'est à ce peu que nous nous intéresserons ici en présentant des espaces-temps de rencontre à la teneur ethnographique riche. Nos études respectives nous ont permis de mettre en avant les points d'eau et les campements comme lieux de socialisation où se joue l'apprentissage de règles du vivre ensemble inter-espèces. Si la bibliographie, en anthropologie notamment, fait état de l'importance du rapport des humains avec de très jeunes animaux dans les processus de domestication (Artaud 2013 ; Tani 1996), il est plus rare de trouver des informations sur les régimes d'interactions entre espèces non-humaines. Nous proposons l'hypothèse selon laquelle l'étude des modalités de socialisation des espèces entre elles, lors de leur enfance, sur les campements pastoraux, permettrait de particulariser les formes et la texture de vivre-ensemble spécifiques à chaque collectif pastoral.

Nos études donnent une place importante à diversifier, durant l'enquête, les dispositifs de recueil de données (avec l'utilisation de loggers, GPS et capteurs Bluetooth), et dans un second temps, aux possibilités de représentations dépendant des qualités ontologiques de chaque médium (cartographie, photographie, vidéo). En vivant et travaillant dans les groupes pastoraux, nous en sommes tous les trois venus à connaître intimement les individus qui les composent, et nous recherchons actuellement des moyens plastiques, véritables outils d'écriture anthropologique, qui permettraient de rendre compte à la fois de l'irréductible individualité des êtres qui composent un troupeau, et de la non moins irréductible diversité des formes prises par les relations entre espèces dans ces collectifs. Notre travail sur la

cartographie autant que sur la photographie, les envisage comme des médiums en devenir, c'est-à-dire à transformer pour rendre compte précisément de dynamiques saisies par l'ethnographie.

12h45-13h45 : pause déjeuner

14h-16h : Axe 2 - Matérialiser l'intangible : l'étude multispécifique du local au global

Discutant.e.s : Frédéric Keck (Directeur de recherche CNRS - LAS) et Justine Berthod (doctorante au CREDA)

Description de l'axe :

Le récent engouement pour une « anthropologie au-delà de l'humain », qui fait suite au tournant ontologique des dernières décennies, pose à l'anthropologie un défi de taille : celui d'embrasser une diversité qui ne soit plus seulement culturelle mais interspécifique, afin d'y trouver un socle d'existence commun. Comme le souligne P. Descola « l'abolition du Grand Partage » implique désormais de penser les interactions des humains avec les animaux, les plantes et les esprits « en traitant tous ces existants comme des agents autonomes » (2017 : 12). Le défi méthodologique posé par un tel programme est d'autant plus grand que les entités qui influencent les activités humaines sont parfois de l'ordre de l'invisible : les esprits, ancêtres, virus, bactéries, gènes, qui fourmillent dans les communications proposées dans cet axe en sont un témoignage.

L'enjeu de cet axe ne sera pas de trouver une unité à cette cohorte hétéroclite d'entités toutes plus différentes les unes que les autres, mais de questionner les modalités concrètes par lesquelles elles se manifestent, ou par lesquelles nous les faisons apparaître. En effet, comme le précise Grégory Delaplace dans son introduction au numéro des Ateliers d'Anthropologie consacré à l'invisible, celui-ci ne correspond pas tant à ce qui n'apparaît *jamais* qu'à ce qui se manifeste ou se matérialise dans certaines conditions locales, à travers certains dispositifs, certains régimes d'attention ou certaines transformations sensorielles, certains médiateurs humains ou institutionnels (2022 : 6).

Dans cet axe nous chercherons donc à interroger ce caractère médiatisé des relations aux entités invisibles, et questionnerons les conditions de leur apparition dans la vie des collectifs concernés - alors même qu'elles ne sont pas toujours convoquées. Depuis les chants collectifs jusqu'aux traces soudaines que laisse un virus sur des corps, en passant par les pratiques ethnovétérinaires, nous réfléchirons aux modalités du dialogue interspécifique par lesquelles l'invisible se manifeste et s'actualise. Nous proposerons également une réflexion autour de la méthodologie des enquêtes s'intéressant à ce type d'objet. Au-delà des procédés rhétoriques qui rendent intelligibles ces relations, par quels dispositifs parvient-on à les saisir sur le terrain ?

Il s'agira enfin de repolitiser l'invisible, en questionnant cette fois *l'invisibilisation* de certains phénomènes dans un monde postcolonial et modernisé : cela, en déplaçant notre focale vers certaines inégalités conduisant à l'émergence des maladies, en questionnant le rôle des

vaches dans certaines dynamiques de colonisation ou en mobilisant la notion de justice reproductive inter-espèces.

- **Emilio Frignati (EHESS- LAS) : « Kapiwaya : un langage commun à l'ensemble des vivants ? Chants collectifs, diplomatie interspécifique et négociation rituelle dans le Nord-Ouest Amazonien »**

Alors que les effets de la crise du vivant en cours se font sentir un peu plus chaque jour, des images telles que le roi Salomon dialoguant à l'aide de son anneau avec des animaux de toutes sortes ou San Francesco conversant aimablement avec le loup de Gubbio semblent présenter un attrait particulier pour les philosophes en quête d'autres manières de penser les relations entre existants (Morizot : 2016). Si le tournant ontologique a montré que le divorce entre nature et culture constitutif du naturalisme n'a rien d'universel (Descola 2005), la convocation de ces figures sonne comme une invitation lancée aux anthropologues, ethnolinguistes et ethnomusicologues attentifs aux formes de communication participant à instaurer des modes alternatifs de relations entre humains et non-humains.

Bien que la dimension visuelle de l'interaction soit au fondement de la théorie perspectiviste de Viveiros de Castro (2014), on aurait tort d'ignorer l'importance du son, de la musique et de la voix dans les échanges interspécifiques. En Amazonie, berceau ethnographique du tournant ontologique, plusieurs anthropologues ont souligné qu'en raison de la densité de la forêt, on entend les animaux bien plus qu'on ne les voit. Ces études ont montré que la chasse comme les incantations chamaniques reposent en grande partie sur la capacité à nouer un dialogue interspécifique au moyen de leurres sonores, d'appeaux et de mimétisme vocal (Albert 2016 ; Gutierrez-Choquevilca 2010 ; Kohn 2007).

Dans cette présentation, je souhaite pour ma part explorer l'imbrication des dimensions visuelles et sonores dans l'établissement d'une diplomatie rituelle interspécifique à partir de l'étude d'un registre de chants collectifs masculins appelés *kapiwaya*. Ces chants sont énoncés lors d'importantes cérémonies dans le Vaupés amazonien, à la frontière entre le Brésil et la Colombie. Je me fonde pour cela sur un travail de terrain mené selon la méthode ethnographique de l'observation participante parmi les Tuyuka de langue tukano et sur l'enregistrement d'un corpus complet de ces chants auprès de Yukuro Adriano Peña, *baya* (« chanteur et danseur ») de la communauté de Sepero Buro (fleuve Papurí, Colombie).

Ces chants sont énoncés tout au long de l'année selon une temporalité liée au rythme des saisons, des activités de subsistance et des conflits entre humains et non-humains que celles-ci risquent d'occasionner. Par exemple, au cours de la saison sèche, lorsque des parcelles de forêt sont abattues pour renouveler les cultures de manioc, est entonné le chant des arbres (« *Yuku' basa* ») afin d'apaiser les esprits-arbres (« *yuku' basoka* ») qui risquent de s'en prendre aux humains. Les *kapiwaya* mobilisent une langue sémantiquement opaque présentée comme la langue des ancêtres (« *buku' wedese* ») et le contexte de leur énonciation est caractérisé par une riche hétérophonie : divers instruments en os sont joués simultanément à la performance des chants. D'autre part, les chanteurs arborent des parures combinant des éléments empruntés à de nombreux oiseaux et mammifères et les danses incluent des mouvements rappelant le comportement éthologique de plusieurs animaux.

En quoi l'aspect hybride des parures, associé à l'emploi d'une langue particulière, permet d'endosser temporairement l'identité à la fois humaine et non-humaine des ancêtres ? Comment l'accumulation simultanée de diverses voix et registres musicaux indépendants

peut-elle donner à entendre des identités sociales et ontologiques diverses, qui coexistent sur la scène rituelle ? Dans quelle mesure, l'usage dans ce contexte hétérophonique d'un langage a priori inintelligible peut-il fonder une communication qui ne met pas seulement en relation des interlocuteurs humains, pouvant appartenir à des groupes ethniques et linguistiques différents, mais également des humains et des entités diverses tels qu'esprits, animaux, plantes ?

- **Jean Marc Dubost (Muséum d'Histoire Naturelle de Paris) : « Interactions interspécifiques, savoirs médicaux et politiques de protection des espaces naturels ».**

Les cornacs et les éléphants du district de Thongmyxay au Laos forment une communauté hybride originale composée d'humains et d'une espèce animale représentée à la fois par des individus domestiques et sauvages. Nous avons mis en évidence dans une étude portant sur les convergences d'usages de plantes médicinales entre les éléphants de village et leurs cornacs dans cette région, la richesse des interactions entre ces deux espèces conduisant à l'élaboration par les humains de pratiques médicales humaines et ethnovétérinaires complexes. Ces constructions de savoirs et pratiques s'inscrivent dans une vision des éléphants perçus comme présentant des traits humains (ce qu'attestent notamment des rituels communs appliqués aux hommes ou aux éléphants), reconnaissant à ces animaux une individualité et une agentivité qui contribuent selon les cornacs à leur faculté de choisir les bonnes plantes pour se soigner.

L'anthropomorphisme est un argument souvent opposé en éthologie pour stigmatiser un biais qui consisterait à projeter dans l'interprétation donnée à certains comportements observés chez d'autres espèces animales les motivations sous-jacentes à des comportements humains perçus comme similaires. Mais dans le domaine de la zoopharmacognosie (étude des comportements d'automédication des animaux) c'est cette même reconnaissance chez les animaux de la capacité qu'ont les humains de sélectionner et d'utiliser certains items provenant des ressources de leur environnement pour se soigner ou se maintenir en bonne santé qui souvent contribue au repérage d'éventuels comportements d'automédication chez d'autres espèces animales, et à orienter et construire les investigations pour tester cette hypothèse. La reconnaissance de cette capacité chez les animaux repose également, de manière implicite ou non, sur les mêmes attributs d'agentivité et d'individualité reconnus aux éléphants par les cornacs.

La vision d'actants humains et animaux pouvant interagir entre eux et avec leur environnement devrait impliquer dans les politiques de conservation des espaces naturels et de la gestion de leur accès, une prise en compte de ces relations interspécifiques dans un milieu donné. Ainsi, le fait que cette richesse d'interactions productrice de savoirs sur les ressources naturelles d'un environnement partagé notamment par les hommes et les éléphants perdure dans le district de Thongmyxay, découle d'une conjonction locale particulière, résultant notamment d'une politique de protection des espaces forestiers qui dans son application, au contraire des politiques conventionnelles de conservation reposant sur une ségrégation des territoires anthropisées et « naturels », n'exclut pas certains usages humains de ces espaces pour leurs animaux. Cela permet en l'occurrence aux éléphants

domestiques de ce district de rester en contact avec leur milieu d'origine et leurs congénères sauvages, et de constituer pour les cornacs une source vivante de connaissances et de construction de pratiques sur les ressources médicinales de leur environnement.

- **Jules Villa (Sciences Po) : « Émergences d'Ebola dans le Nord Est de la RDC : perspectives ethnographiques »**

Cette communication propose d'examiner la question de l'émergence des virus Ebola dans le nord-est de la RDC au cours des vingt dernières années. Elle pose la question de ce que peuvent apporter des perspectives ethnographiques dans les enquêtes sur les dynamiques d'émergence de pathogènes tels que les virus Ebola. Vraisemblablement pas un « smoking gun », preuve définitive qui permettrait soudainement de tout comprendre à l'écologie d'Ebola, de résoudre le mystère qui plane autour de l'émergence de ces virus et d'identifier les manières dont les « sauts d'espèces » se produisent. Une ethnographie attentive aux points aveugles de la recherche épidémiologique permet cependant de complexifier des discours sur les origines qui ont laissés de côté, volontairement ou non, tout un cortège d'éléments dont l'interprétation laisse penser des commencements épidémiques plus embrouillés et difficiles à retracer que ne le suggèrent des récits des origines autour de « cas index ».

En pensant à partir de lieux spécifiques et avec ces lieux, l'ethnographie pose peut-être plus de questions qu'elle n'apporte de réponses définitives en remettant en question des certitudes et en complexifiant un récit linéaire, ayant écrasé la densité de matériaux historiques, sociologiques et anthropologiques au profit de la raison épidémiologique. Elle ambitionne de restituer l'épaisseur d'histoires qui sont des histoires humaines autant que des histoires virales. Elle investigate les logiques de la production scientifique en contexte postcolonial, tente de rendre visible les multiples manières dont des effets cumulatifs de processus passés et des inégalités peuvent agir sur les dynamiques d'émergence des maladies et porte un regard critique sur le régime de l'attention des professionnels de la santé globale aujourd'hui.

L'ambition méthodologique de cette thèse n'est pas seulement d'enquêter sur les virus Ebola, mais avec eux, dans la mesure où ils peuvent aider à penser de façon unique des dynamiques sociales, historiques et politiques et révéler certaines réalités de cette région troublée. Elle s'écrit à partir de lieux, « des territoires de l'émergence » identifiés comme les épices à partir desquels les virus Ebola ont affecté les humains avant que ne commencent les chaînes de transmissions interhumaines.

Cette communication présentera les résultats d'enquêtes ethnographiques autour des premiers épices reconnus de quatre épidémies d'Ebola dans le nord-est de la RDC (en 2004, 2012, 2017 et 2018). A partir d'enquêtes de terrain de plus de 14 mois réparties en quatre séjours, toute une cohorte d'indices écologiques, de changements dans les paysages, de contacts ordinaires entre humains et animaux non-humains sera présentée. Ces flambées épidémiques sont ainsi restituées dans des histoires locales spécifiques dans lesquelles apparaissent des militaires, des paysans sans terre, des forestiers, des mineurs artisanaux,

des personnels de santé, toutes et tous engagés dans des relations changeantes et spécifiques avec leur environnement.

16h00 - 16h15 : Pause

16h15 - 16h45 : Discussion ouverte avec la salle

16h45 : Conclusion du colloque

Vendredi 12 mai

09h45 - 11h00

- **Antoine Jeanne (Ecole du Louvre, Université Paris Cité) : « Appréhension muséale in situ du trophée de chasse. L'ethnographie multi-située à l'épreuve de la trophéisation »**

Afin de réfléchir ensemble aux enjeux contemporains d'une enquête multispatiale, multiscalaire et multiséciste, nous nous proposons de partir ensemble sur le terrain. Cette communication in situ vise à présenter notre objet d'étude - le trophée de chasse - et notre méthodologie - l'anthropomuséologie. Le trophée de chasse nécessite une approche multisituée du fait des trajectoires biographiques et patrimoniales inhérentes à la trophéisation. De la forêt au musée en passant par la demeure du chasseur, le trophée subit des requalifications usuelles et mémorielles. Ainsi sommes-nous allés à sa rencontre sur l'ensemble de ces terrains qui participent à faire du trophée un trophée. Parmi ces étapes, le musée. On serait tenté de croire que la muséalisation arrive au bout de la chaîne opératoire de la trophéisation. Il apparaît au contraire que le musée est le point de départ de tout. Car le trophée est une invention muséale. Aussi les chasseurs se réfèrent-ils à lui pour penser leur salle des trophées personnelle. Leur agencement s'apparente davantage à une muséographie domestique. Alors, lorsque ces trophées arrivent au musée, il semble qu'ils ne font qu'y retourner. Les musées de la chasse et les muséums d'histoire naturelle sont remplis de spécimens qui apparaissent comme autant de trophées. Bien loin de se contenter de représenter leur espèce, les trophées sont en réalité des objets intimes du chasseur, qui traduisent une certaine relation extraspéciste, emprunte de vagabondage ontologique. Il faut savoir entendre ce que les musealias cimaisés ont à nous dire par-delà leur cartel.